

## Le soldat, l'amputé et l'ouvrier

Dès 1860, la photographie prend place dans les revues scientifiques. Elle s'affiche pour illustrer «le corps du texte» dit-on. Or, on peut se demander si la photographie ne nous montre pas autre chose. Dix photographies issues des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, à propos d'un problème de guerre, l'amputation, sont données et qu'y voit-on? Quelle est la différence entre le problème écrit et le problème montré? Comme le suggère M. Foucault, la photographie serait-elle un différentiel entre le voir et le parlé?

Et si les photographies nous parlaient d'autre chose que du texte qu'elles accompagnent? Et si l'acte d'attraper une réalité étrangère – belle ou scandaleuse – nous disait quelque chose précisément sur cette distance à soi? Dans les revues scientifiques, dès 1860, on peut trouver une dispersion de photographies insérées dans «le corps du texte» et dont on annonce qu'elles illustrent le propos tenu. Après une heure de lecture, dès que l'on s'arrête un peu longuement devant elles, l'enthousiasme retombe. Cela ne colle pas. Les repères du texte s'estompent et l'on se met à voir autre chose. On se laisse aller vers un ailleurs de détails qui disent aussi autre chose. On convoque d'autres sources, on déplace une question, une association du présent peut surgir, un instant de subjectivation plie l'image. Par exemple, si l'on prend le taudis de Chicago, autour de 1910, on touche à autre chose qu'aux baraquements, à autre chose qu'à l'insalubrité; des figures sociales surgissent. L'acte photographique est un geste friand. Il veut tout montrer, tout savoir, lier l'un à l'autre. Dans les revues scientifiques, c'est un acte démonstratif qui comble un vide; le savant a beau écrire ses certitudes, l'image doit l'emplier, le combler, l'assouvir. Or, l'image saute parfois, le texte glisse sur elle, ça dérape.

Dans les merveilleuses bibliothèques de l'Université de Montréal, j'avais présomptueusement décidé de photographier les photographies insérées dans les revues médico-juridico-sociales, présentes depuis 1850 par centaines, sur cette idée de décalage au texte scientifique. Je me suis arrêté épuisé à la quatre millième photographie, en ayant parcouru à peine trois dizaines de revues.

De cette envie d'interroger des photographies, je vous livre un entremet. Dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, eu égard aux milliers d'amputés coupés en saucisson dès la fin de 1914, l'acte photographique devient impérieux. Il importe de montrer les éclopés mis à neuf par la renaissance de l'orthopédie et ses fameuses prothèses en tout genre. Elle a belle allure, la forge humaine. On nous montre des œuvres en fer forgé martelé, sculpté, sur mesure pour se visser sur un appareillage technique



«A one-room furnished apartment» (Breckinridge, Abbott, 1910: 302-303).

qui s'emboîte sur un moignon. C'est un bel ouvrage, cette forge, qui laisse apercevoir la finesse des découpes, les traces du marteau à étamper le fer et qui s'affile sur dix centimètres pour s'achever en boucle excavée. Ne sont-ils pas bien fait ces tranchants arrondis (pour ne pas se blesser) ? Le travail de rivetage est parfait, sans oxydation, et la râpe est passée enfin pour adoucir le contact: c'est un bon forgeron qui tient l'enclume. Si bien que sous le fer forgé de la prothèse, le sous-titrage des photographies imprime: ceci est une « main de mécanicien ».

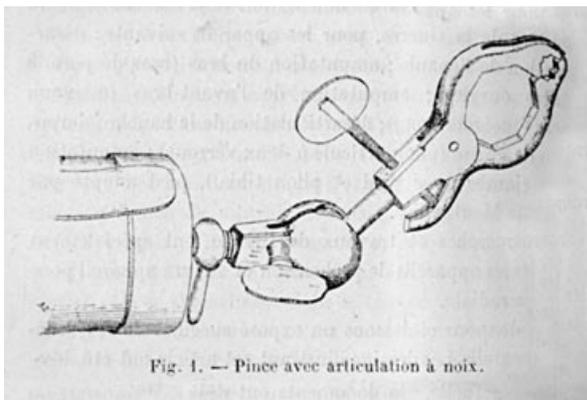


Fig. 1. — Pince avec articulation à noix.

Dronsart, 1916: 42.

Au vrai, rien de moins, il n'y a ni guerre, ni membres brisés, ni mugissements. Ceci n'est pas une guerre. Non, ceci est un bras de vigneron, ceci est une main de soudeur, ceci est une main d'emballeur. Vous entendez des cris ? On nous présente de formidables modèles de fonte, de métal et d'acier. Des meuglements ? Surgissent des sculptures de toute beauté, une architecture mécanique

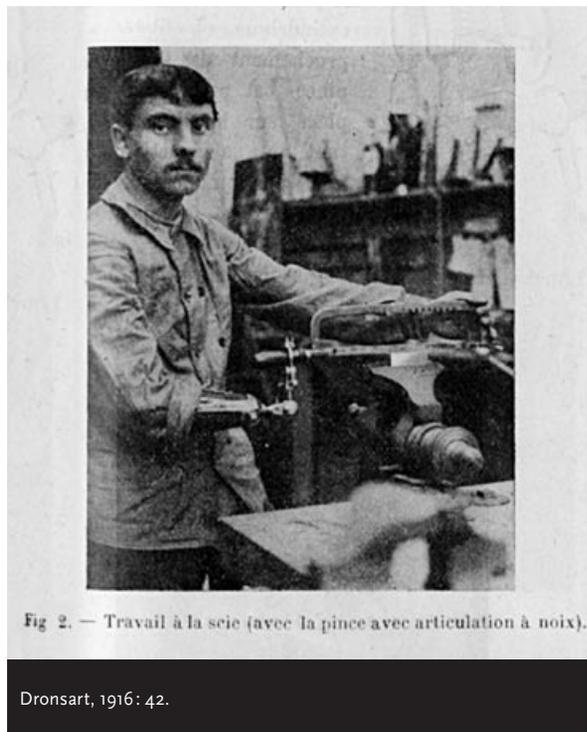


Fig 2. — Travail à la scie (avec la pince avec articulation à noix).

Dronsart, 1916: 42.

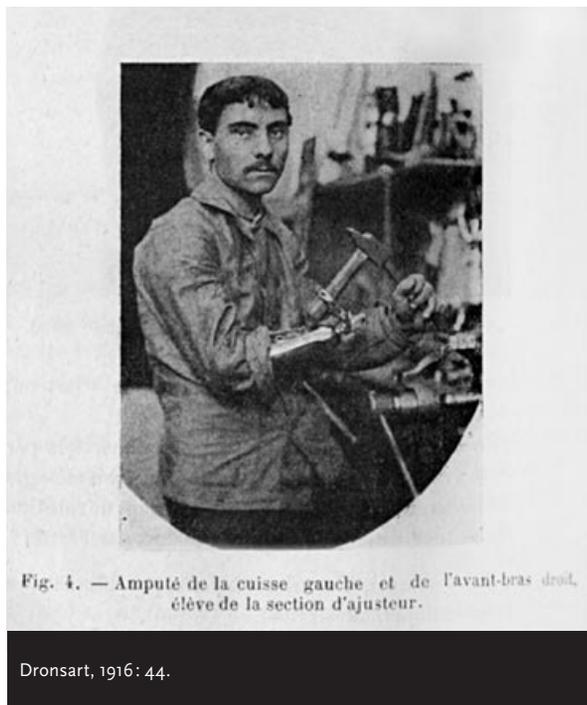


Fig. 4. — Amputé de la cuisse gauche et de l'avant-bras droit, élève de la section d'ajusteur.

Dronsart, 1916: 44.

merveilleuse et de haute technologie. La photographie traque la chose dont elle parle. Elle conjure l'invincible absence. Il n'y a pas de moignon, vous vous trompez, il y a une main. « Savamment disposés sur la feuille de papier, les signes appellent, de l'extérieur, par la marge qu'ils dessinent, par la découpe de leur masse sur l'espace



Fig. 12. — Main de vigneron. Type n° 2.

Boureau, 1916: 115.

vide de la page, la chose même dont ils parlent. Et en retour, la forme visible est creusée par l'écriture, labourée par les mots qui la travaillent de l'intérieur» (Foucault, 1973 : 22). Car un puissant mot d'ordre traverse le feu de la guerre : « Plus d'invalides ». Il faut en finir avec ces estropiés. Écartez-moi ça du regard. Non, ceci n'est pas un unijambiste. Non, ceci n'est pas un infirme. Non, ceci n'est pas un impotent. Ceci n'est pas une gueule cassée. Non, il n'y a rien à voir, point d'horreur ni hurlement. Évidemment, la lecture de Magritte par Michel Foucault nous étreint (« Ceci n'est pas une pipe »), des mots à l'image, l'effondrement.

La photographie fait preuve, elle entasse les mains les unes sur les autres, formant peu à peu un fond de langage, une addition de certitudes, lieu de négation de la mort, point d'application d'une forme retournée, où l'orthopédie ironiquement étale sa loi. La voilà hautaine, elle commence à dessiner et à désigner, sous l'absence crue, son texte : « ceci est une main ». De la photographie au texte, la voix s'étouffe. L'orthopédiste l'étrangle. Un dessin simule une main, un texte simule la vie.



Boureau, 1916 : 101.

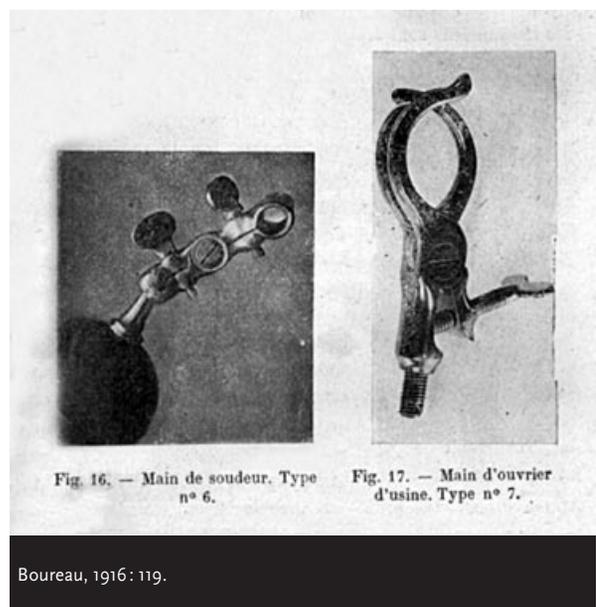
### L'œuvre des mutilés

Et comment ne pas s'arrêter un instant à cette passion négative. Reprenons quelques éléments, ce problème élémentaire qui surgit très tôt, en 1915, en France, du fond de la guerre franco-allemande : mais que faire des corps des gueules cassées, extirpés des boues des tranchées, en piètre état, fracassés de toute part ? Que faire pour habiller ces quelques soldats amochés, broyés, manchots, afin de les légèrer dans des projets d'avenir ? Certes, ils ne sont pas nombreux, ceux qui survivent aux combats de 1914-1918, les corps déchiquetés disparaissent généralement sous terre (ce pourquoi la terre ne vaut que par ce qu'elle recouvre ; retient en arrêt notre regard). Or, quelques-uns, ceux qui ont subi une amputation dont l'issue a été favorable sont l'objet d'un souci, d'une attention rédemptrice : et si l'on faisait de ces éclopés de nouveaux ouvriers ? L'idée est éclatante, parbleu ! Mais pour la réaliser, une institution doit incarner le rêve. Ce sera l'objet de l'École professionnelle de blessés de la XVI<sup>e</sup> région de Montpellier (Fondation de l'œuvre

régionale des mutilés de guerre), et dont la mission sera de perfectionner des appareils orthopédiques pour la rééducation professionnelle. Cette école sera réservée à tous les soldats laminés sous le feu. Rien que pour eux (Delaporte, 2003).

Quelques mots sur l'amputation (qui fabrique le moignon, sur lequel, éventuellement, viendra une prothèse). On trouve la formulation du problème dans la revue des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, numéros des années 1915 et 1916, au début de la première guerre mondiale, avec ces lignes qui méritent lecture attentive. Elles concernent la gangrène dont l'issue est généralement fatale. Dès le début du premier conflit mondial, cette pathologie est reconnue comme la complication la plus redoutable des plaies de guerre en raison du taux de mortalité dépassant cinquante pour cent. La prolifération microbienne induit une nécrose extensive des tissus, avec formation d'œdème et d'emphysème. On s'émeut devant la gravité des infections galopantes, des suites de l'amputation du membre gangrené qui ne laisse au blessé qu'une très brève rémission. Quand la maladie ne tue pas, elle recrache dans la société des mutilés, des disloqués, des hommes cassés. « Contre la septicémie gangréneuse, la thérapeutique, il faut le dire, reste impuissante, toutefois, il ne nous appartient pas de refuser au blessé la minime chance de guérison qu'on peut lui donner, il faut agir. D'abord amputer, mais l'amputation ne s'adresse qu'à la cause locale, et c'est surtout l'état général qu'il faut traiter : sérum, électargol, huile camphrée sont injectés. » (Marquis, 1916 : 83)

Toute guerre est une panique. Sauve-qui-peut, terreur et désolation. Or, les puissants ne restent jamais impuissants. Alors on y va pour la découpe. Tout est bon pour sauver, dire que l'on a tout fait pour sauver. « Tout faire », absolument, c'est la renaissance du chirurgien. Avec deux



Boureau, 1916 : 119.

**Série des mains de travail du D<sup>r</sup> Boureau  
pour amputés (1).**

ADAPTATION AUX DIVERSES PROFESSIONS.

Type n° 1. — Main de <i>terrassier</i> (anneau-crochet oscillant).	Utilisées également par: Cantonniers. Laboureurs, cultivateurs. Vignerons. Jardiniers. Bâcherons. Mécaniciens. Jardiniers. Greffeurs.
Type n° 2. — Main de <i>signeron</i> .	
Type n° 3. — Main de <i>facteur</i> .	
Type n° 4. — Main de <i>canneur de chaises</i> .	
Type n° 5. — Main de <i>coupeur de cuir</i> .	
Type n° 6. — Main de <i>soudeur</i> .	
Type n° 7. — Main d' <i>ouvrier d'usine</i> .	
Type n° 8. — Main de <i>plombier</i> .	
Type n° 9. — Main de <i>mécanicien</i> .	
Type n° 10. — Main d' <i>emballeur</i> .	
	Employés de commerce. Relieurs. Photographes.
	Rempailleurs de chaises. Tapissiers.
	Photographes. Relieurs. Dessinateurs.
	Zingueurs. Plombiers.
	Imprimeurs. Chauffeurs d'autos.
	Treillageurs. Chauffeurs d'autos.
	Cultivateurs. Vignerons. Photographes. Chauffeurs d'autos.
	Menuisiers. Ebénistes. Tapissiers.

(1) Les modèles de ces mains de travail ne sont ni brevetés ni déposés.

Boureau: 1916, 123

procédés fort discutés: la technique classique circulaire, dite à lambeaux, on découpe hachuré pour laisser des morceaux de chairs réutilisables pour la couture. Sinon, c'est l'amputation dite «à saucisson», inutile ici d'expliquer plus avant. Comme il faudra faire deux découpes, cette dernière est moins intéressante, on perd du tissu dit-on. «L'amputation en tissu sain est peu employée, car elle n'est pas économique: même en tissu sain, on est obligé de ne pas réunir, la plaie s'infecte, les muscles se rétractent, une recoupe ultérieure s'impose, c'est un second sacrifice à ajouter au premier, déjà considérable» (Marquis, 1916: 82).

Ce n'est pas par goût du détail que ces extraits sont donnés. Non seulement ce geste est massif au front des combats – sur 29 130 amputations faites sur le front ou dans le territoire, en 1915, on relève 13 400 cas d'infections certaines, c'est-à-dire d'amputations retardées pour infection, soit 46% (Tuffier, 1917) – mais c'est surtout une technologie d'anticipation de la prothèse ouvrière. Très tôt, on pense à l'orthopédie pour «faire

l'ouvrier». Si l'on suit Théodore Tuffier «[...] frappé de la quantité de chirurgiens qui trop souvent voyant se développer quelques gaz autour de la plaie, recourent à une amputation» (Tuffier, 1915), on pense à l'appareillage du futur terrassier. Or, à tours de bras, on saucissonne, avec la conviction de guérir. Ça meurt. Ça n'arrête pas de mourir. Couper sur-le-champ, le chirurgien fait montre de son savoir découper, à la hache ou à la scie. Or, c'est un drame. Les débats dans la revue s'organisent autour de la qualité du moignon. Si possible, faisons de beaux moignons, arrondis et solides. Car celui qui est produit «en coup de hache» est faiblement appareillable. L'amputation à lambeaux permet d'arrondir les angles et offre une meilleure fonctionnalité. Inutile de développer ce succès thérapeutique, c'est la catastrophe, le choc opératoire, hémorragique, septique, fera le reste. Ça meurt à coup de scie. Il ne faut pas d'invalides, il faut mourir ou posséder un beau moignon à prothèse.

Impossible de ne pas imaginer la gueule ahurie de ces quelques survivants invités à passer à l'École des blessés, l'école des invalides, dont ils sortiront réparés jusqu'aux dents, grâce à l'orthopédie. Passer de la main de soldat (perdue) à la main de l'ouvrier (recrée) suppose cette technologie élémentaire, tenue, au niveau du corps lui-même, pour arrimer une nouvelle fonctionnalité. Cette technologie se tient dans les milliers de plans dessinés pour proposer des appareils adaptés aux moignons. On y étudie toutes les positions qu'occupent les mains (d'un mécanicien par exemple) pendant son travail. On dessine les postures physiques: assis, debout, plié, à genoux, courbé, accroupi, allongé, blotti, afin de mesurer «le levier huméral qui met la prothèse en mouvement». Des cartons entiers de dessins détaillent la désarticulation de l'épaule (articulation verrou), l'amputation du bras (bras de parade et bras d'ouvrier), celle de l'avant-bras (moignon court, moignon long), la désarticulation de la hanche (verrou), l'amputation de la cuisse (pilon articulé à deux verrous), celle du tibia (jambe avec pied et pilon tibia). Mille tableaux, croquis, tracés, figures ouvrent l'invention. Une œuvre merveilleuse se déploie, des savoirs possibles, un accumulé de cas se succède, une prolifération de techniques se dégagent. Grâce au moignon, un nouveau mode de passage se réalise entre «faire un soldat» et «faire un ouvrier». C'est presque un droit au moignon bien réalisé qui s'installe, un droit étrange, un droit d'accès à l'école professionnelle, un droit de demander une main de mécanicien ou une main de facteur. Vous étiez dans la métallurgie, on vous propose une main de travailleur à la forge. Vous étiez à l'atelier mécanique, on vous offrira une «main serrage d'écrou».

Non, il n'y a pas eu de guerre. Non, celle-ci n'amoche pas. Des os broyés? Mais non, ceci est une main de facteur. Oui ceci est une main de mécanicien. Oui, ceci est une main de vigneron. Le souverain affirme, le souverain fait, exerce, forme au plus près des corps. La souveraineté se loge dans les disciplines, dans les graphiques et les tracés,

dans le pouvoir des mots qui affirment une autonomie, une direction que le regard doit suivre<sup>1</sup>.

Technique du corps, les études orthopédiques produisent en série des mains de travail pour amputés (réalisées entre autres par un certain Dr. Boureau), des bras de labeur, des modèles à poignet souple, des mains articulées et forgées de telle manière à poser du zinc pour le plombier, à pincer des lettres pour l'imprimeur, à raboter pour le menuisier, à porter pour le terrassier, à saisir du papier pour le relieur.

Chaque soldat est distribué dans les types de métiers, aligné sur des gestes, mis en série et ajusté par l'apprentissage. Son implantation professionnelle se fait par prothèse. C'est la mort ou la prothèse. L'orthopédie, c'est la décomposition de l'homme-corps en une multiplicité de fonctions, un désossement pour une multiplicité de gestes. Elle est né dans les marécages des guerres et grâce à la « coupe saucisson ». L'orthopédie savoure ces procédés, ces équivalents entre des tas d'os et des activités. Par les accidents, les infirmités, les anomalies diverses, elle procède par découpe, ligature, bride, emboîtement, vissage, attache.

Savoir dramatique et sombre, l'orthopédie se présente comme un joyeux luron qui disqualifie la mort. Dans une cérémonie éclatante, elle nous présente ces radieuses photographies, avec l'œuvre suprême, la main de parade, celle avec laquelle l'homme pourra pavaner dans l'espace public. Ce qui lui donne puissance, c'est d'être la manifestation d'un passage d'un pouvoir à un autre. Le soldat mourant parade, muet, tête basse mais la main haute. Jamais je n'ai vu avec autant d'éclat la crise des mots, comme crise de la pensée.

Jean-François Laé  
j-f.lae@orange.fr

## Bibliographie et Iconographie:

Breckinridge S.P., Abbott E. (1910), « Chicago's Housing Problem: Families in Furnished Rooms », *American Journal of Sociology*, vol. 16, n°3, 289-308.

Boureau (1916), « Bras de travail et mains de travail pour amputés », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n°26, Paris, Ed. J.B. Baillière.

Delaporte S. (2003), *Les médecins dans la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard.

Dronsard E.D. (1916), « Le perfectionnement des appareils orthopédiques pour la rééducation professionnelle. Recherches et travaux de l'Ecole professionnelle de blessés de la XVI<sup>e</sup> région de Montpellier », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n°26, Paris, Ed. J.B. Baillière.

Foucault M. (1973), *Ceci n'est pas une pipe*, Montpellier, Fata Morgana.

Marquis E. (1916), « Les infections anaérobies des plaies de guerre », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, série 4, n°26, Paris, Ed. J.B. Baillière.

Tuffier T. (1915), « Notes et observations concernant le traitement de la gangrène gazeuse », *Bulletins et mémoires de la Société de chirurgie de Paris*, 41, 2.

Tuffier T. (1917), « Comptes rendus de la conférence chirurgicale interalliée pour l'étude des plaies de guerre », *Archives de médecine et de pharmacie militaires*, 78, Paris.

1. Cette transformation, on la retrouvera, bien sûr, dans le droit, celui des invalides, le droit de substituer, le droit de compenser, le droit de recruter prioritairement les « gueules cassées » en gardant la vie des rescapés sous contrats. Une cascade de statuts, de droits, de priorités vont ainsi traverser le XX<sup>e</sup> siècle, traversant jusqu'au statut des fonctionnaires.